

TRAVAIL, LOISIR, TEMPS LIBRE ET LIEN SOCIAL

Paul Yonnet - Bibliothèque des Sciences Humaines (Gallimard 1999)

Paul Yonnet se propose dans ce livre de poursuivre l'analyse du loisir (analyse commencée dans "Système des sports" du même auteur, Gallimard 1997) théoriquement et ethnographiquement, dressant un panorama des pratiques.

Il explore de façon minutieuse les différentes activités que le développement de la force de loisir a suscitées en réservant un traitement particulier à quelques phénomènes particuliers : l'esthétique rock, la médiatisation des rituels du rire, le déclin du tiercé.

Il étudie comment le lien social, les significations collectives, l'être ensemble, la sociabilité se reconstituent dans un temps libre devenu quantitativement le temps de vie le plus important.

*_*_*_*_*_*

Le temps libre est aujourd'hui le temps de vie le plus long mais malgré tout c'est le temps contraint qui continue à organiser et à déterminer les temporalités de la vie sociale. En effet la logique urbaine et industrielle de la séparation des temps continue à réagir les activités des agents sociaux mais aussi la demande sociale qui est une demande alternée de temps de contrainte et de temps libre.

Force de travail et force de loisir

Tandis que le travail tombe de son piédestal, les enquêtes sur l'emploi du temps des français montraient que le temps libre et le temps domestique l'emportaient largement sur le temps de travail, réduit à la dimension du quart du temps éveillé.

Alors qu'il reconnaît que le temps "libéré" est devenu le temps social dominant, l'auteur rappelle qu'au début des années 90 le temps de travail effectif ne représenterait plus que 14 % du temps éveillé. Le basculement historique s'est réalisé entre 1975 et 1985 quand la durée du temps libre a dépassé celle du temps de travail.

Toutefois c'est toujours le temps de travail des actifs qui continue de structurer la vie sociale (le travail structure aussi les activités des inactifs et l'emploi du temps de ces derniers se soumet peu ou prou au rythme et à l'organisation des actifs (démarches dans les administrations, programmation des chaînes TV ...). L'auteur souligne que la confusion entre temps libre et "temps libéré du travail", ou entre loisir et "temps libéré" est fréquent. Il met en lumière la dépendance du loisir et du travail : il n'est de vrai loisir que pour celui qui travaille ou a travaillé. Ensuite il explique que la fin du travail telle que certains la revendiquent est une imposture.

L'auteur y confronte quelques définitions du temps libre et des temps contraints. Pour Yonnet, le loisir est une quantité de temps libre, affranchi des exigences du temps obligé (travail professionnel, transports, pauses, repas) et du temps contraint (obligations sociales, administrations, familiales et domestiques). Le loisir ne se définit a priori par aucun contenu d'activité, seule le caractérise sa forme libératoire. Ce qui génère le loisir, c'est la fin

temporaire d'un temps d'obligation ou de contrainte et ce qui génère la fin du loisir, c'est la fin du temps libre et la réappropriation d'un temps non voulu soumis à la contrainte d'une organisation ou une institution.

Pour ce qui est du contenu du loisir, Yonnet s'amuse à stigmatiser les erreurs des études de l'INSEE (qui classe par exemple le fait de faire l'amour au même rang que faire sa toilette...).

Loisir et quantité des temps

Selon Yonnet il ne faut pas rapporter les activités des individus à un temps linéaire physique ; en effet si une journée n'a que vingt quatre heures, les agents sociaux se livrent à beaucoup plus de vingt quatre heures d'activités (ex : écouter la radio en faisant autre chose ...).

Il précise que la force de loisir et la force de travail se reproduisent l'une par l'autre, l'une pour l'autre, dans l'alternance de la journée, de la semaine, des vacances.

L'utilité marginale de loisir

Pour clore cette théorie analytique et ethnographique du loisir, Yonnet analyse les utilités marginales de loisir. Pour cela, il illustre ses propos à travers l'exemple du choix entre le spectacle sportif sur le stade ou le spectacle sportif à la télévision, et l'exemple du choix entre le cinéma en salle ou le cinéma à la télévision.

Enfin Yonnet évoque les paradoxes du loisir. En effet, si le temps du loisir est advenu, sa marche n'a rien d'un triomphe. Cette marche en avant présente le paradoxe suivant : c'est toujours le temps de travail qui continue de structurer les activités sociales et autour duquel s'organise la société. Ce paradoxe revoie à la nature du loisir qui, catégorie d'activités libératoires, ne tire sa puissance, la force de loisir que de l'existence de temps de plus ou moins fortes contraintes. Cette société du loisir ne sera donc pas celle de la passivité. Le second paradoxe est que le temps libérateur ne sera pas celui de la libération.

Dans le loisir, l'homme ne sera ni meilleur que dans le travail, ni meilleur que dans la guerre, ni meilleur que dans la religion, et très occupé.

L'esthétique rock

Dans la deuxième partie de son ouvrage, Yonnet explore le rock à travers ses codes, ses représentations, son sens, sa signification.

Pour Yonnet le triple programme du rock consiste en la liberté sexuelle, l'égalité raciale et la fraternité de générations.

L'aboutissement logique de l'esthétique rock est le concert. C'est là dans cette vraie cérémonie du temps libre, affranchie des institutions de temps travaillé (école, entreprise), des contraintes de voisinages, du regard des proches de la parenté, que l'esthétique rock envahit la totalité de soi et tout l'environnement immédiat. Le concert rock est une manifestation à la fois complètement privée et complètement publique.

La culture du rock est une culture de l'intro, qui définit d'emblée le climat total. Ce n'est pas une mise en scène de la progression vers un centre émotionnel, récompense longuement

attendue, presque acquis par frustration et économie de désir ; c'est une morale de la dépense immédiate. L'idée d'épargner, l'accumulation par abstinence, de thésaurisation, est étrangère à la culture rock. Yonnet pose aussi la thèse d'un primat du non verbal sur le verbal dans le rock. Selon lui, les mots du rock sont en quelques sortes libérés d'une contrainte immédiate et définitive de sens. En fait, le rock a intériorisé dans son esthétique la nécessité pour développer ses thèmes favoris les moins admissibles par la norme sociale (le sexe mais aussi la drogue) de camoufler son message en ne le livrant pas dans une plate clarté.

Dans le rock, l'arrêt y est arbitraire car l'esthétique rock a rejeté la norme du plan de progression linéaire.

Comme l'adolescence en un sens, le rock est interminable. Il interprète un trait d'époque, celle d'une société vivant sur fond d'infinitude, persuadée qu'il faut s'adapter en continu, que l'apprentissage ne cesse jamais, qu'un bien acquis ne profite jamais très longtemps s'il n'est pas remis en cause, que la formation est permanente, que l'on n'a jamais fini de grandir. Une société devenue adolescente. L'adolescence est devenue le mode de fonctionnement auquel la société suspend la réalisation de ses esprits.

Du monde de la publicité à la planète du rire : médiatisation des rituels du rire et cohésion sociale

La question qui occupe l'auteur est comment et pourquoi la publicité est allée au-delà de ses buts initiaux.

La publicité se construit au milieu d'une constellation d'objectifs (annoncer pour annoncer, annoncer pour vendre, annoncer pour faire trace, annoncer pour faire œuvre, annoncer pour dire quelque chose du monde, de la société. L'auteur en arrive rapidement à explorer le rire publicitaire puis le rire en tant que tel. Pour lui le rire est instrument de récréation, de connaissance, de libération de protestation, de combat, voir de violence. Il a des victimes, des têtes de turc et que le sexe est une moquerie et une préoccupation centrale du rire.

La fonction sociale première du rire est de célébrer un "être ensemble". Si le rire est réputé communicatif, c'est qu'il est justement communication, expression et production de sociabilité.

L'auteur explore ensuite le rire à la radio (tout à fait appropriée), à la télévision en soulignant que l' "option rire" aussi massive ne se rencontre qu'en France. Il analyse quelques politiques du rire et dissèque quelques commissions comiques avec leurs codes.

Il conclut cette partie en disant que si le rire est un mode de régulation et de contrôle (pour la société) de l'activité individuelle, il est aussi un mode d'expression et de régulation de la tension sociale, c'est à dire des affrontements collectifs.

Le tiercé : apogée et déclin d'un phénomène social

Dans ses dernières pages, l'auteur explique les conditions sociales qui ont porté le tiercé à son apogée dans les années 1960-1970 et les mêmes qui retournées, tombées en crise ou désuétude l'ont ensuite condamné.

Il relie les évolutions du pouvoir d'achat et du chômage au phénomène tiercé et en trouve des corrélations naturelles. Il analyse aussi l'apogée du tiercé qui correspond à l'apogée de la classe ouvrière dont il est l'une des expressions sociales les plus visibles.

Il souligne la valeur de sociabilité masculine du tiercé et en fait à contrario une cause générale de son déclin progressif tout comme le déplacement vers le haut des espérances de gain des parieurs consécutif à l'amélioration du niveau de vie.

Paul Yonnet conclut son ouvrage sur la substance des pratiques de loisirs, le lien et leur fonction première : la réassurance de ce lien pour la production de manifestation, de cohésion groupale.

Cette substance et cette fonction sont au fondement de la vie en société et de la poursuite de celle-ci. Dans le loisir, conclut l'auteur, les hommes ne jouent rien de moins que leur survie.